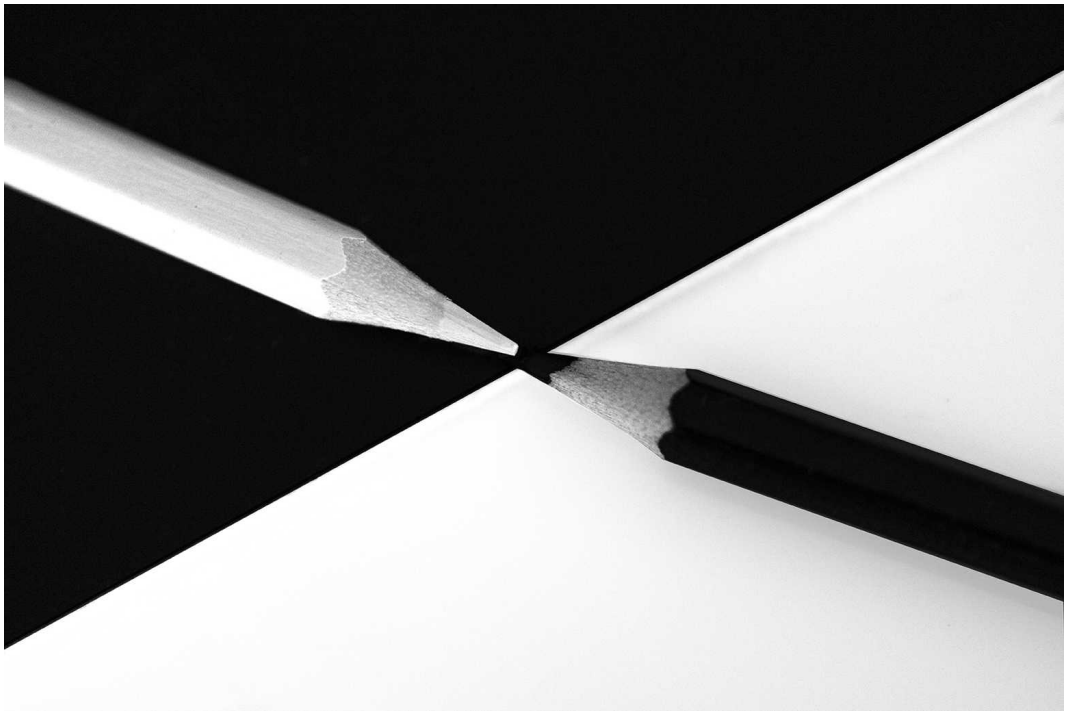


Lacan Quotidien



N° 841 – Mercredi 29 mai 2019 – 05 h 08 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Aux antipodes

EN AVANT

Vertiges biotechnologiques

Entretien avec François Ansermet par Alejandra Varela

LECTURES

Hautesse

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs



Vertiges biotechnologiques

Entretien avec François Ansermet par Alejandra Varela

Alejandra Varela — *L'effacement symbolique des personnes impliquées dans les procréations médicalement assistées et celui de la notion de maternité pour la mère porteuse ne renforcent-ils pas, par ce secret, l'apparition de fantômes et de questions d'identité plus conflictuelles que la possibilité de savoir ?*

François Ansermet : Il peut y avoir aujourd'hui une multiplication des personnes engagées dans la conception d'un enfant. Une procréation médicalement assistée peut être autologue, réalisée dans le couple, en utilisant les gamètes du père et de la mère pour une fécondation *in vitro* ou une injection intra-cytoplasmique de spermatozoïde. Pour les procréations hétérologues, le donneur de sperme, la donneuse d'ovule, éventuellement encore la femme portant la grossesse en cas de gestation pour autrui (GPA) peuvent s'ajouter aux parents d'intention – qui parfois ne participent ni à la fécondation ni à la gestation ; sur la photo de naissance, autour de l'enfant, figureront alors jusqu'à cinq personnes.

Lorsqu'il y a don de gamètes, quelle place pour le donneur, pour la donneuse ? Deux questions sont ici à distinguer. L'enfant est-il au courant ou pas du fait que sa conception est passée par une technique impliquant un don de gamètes – spermatozoïde, ovule, voire les deux ? Un accès au(x) donneur(s) est-il rendu possible ? C'est le cas dans les pays qui ont introduit une levée de l'anonymat les concernant.

Le maintien d'un secret quant à la procréation ayant impliqué un don, ce qui n'a pu se dire à ce propos, introduit ou renforce parfois un trouble du côté du parent stérile, qui peut se sentir mal à l'aise, pas vraiment autorisé à ses propres yeux face à l'enfant pour occuper sa place, ce que l'enfant peut ressentir même sans le savoir. On peut se demander à propos de tout secret si ce que l'on ne sait pas n'est pas paradoxalement plus déterminant que ce que l'on sait. Comme s'il y avait un impact d'un savoir qui ne se sait pas. Dès lors l'effacement du donneur le rendrait paradoxalement plus présent. Le secret a effectivement un impact à l'insu de chacun.

Cependant, le risque dans ce cas est de ramener trop exclusivement l'origine à la provenance des gamètes. On a tendance à parler du donneur de sperme comme du *père biologique*. Le père ne saurait être ramené au spermatozoïde. D'ailleurs, il n'y a rien de plus anonyme qu'un spermatozoïde. On parle moins de mère biologique pour la donneuse d'ovule, surtout lorsque l'enfant est porté par la mère d'intention. Lors d'une GPA, la femme qui a porté la grossesse est parfois qualifiée de *mère porteuse*. La mère serait-elle devenue aujourd'hui multiple ?

Faire retour sur la question de l'origine montre à quel point elle reste pour chacun une énigme. L'origine ramène d'abord à un réel non subjectivable : pourquoi suis-je moi et pas quelqu'un d'autre ? Pourquoi suis-je né maintenant et pas en un autre temps ? Pourquoi ici et pas ailleurs ? Toutes ces questions restent sans réponse et témoignent de l'arbitraire de l'origine.

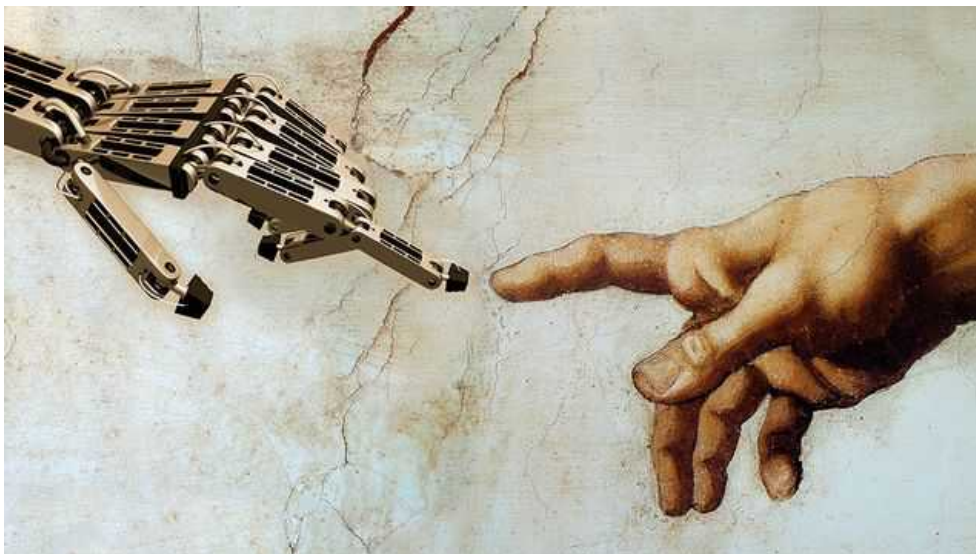
Le désir des parents ne saurait être rejeté derrière les seuls paramètres biologiques. La levée de l'anonymat des donneurs ou des donneuses ne livre pas pour autant le mystère de l'origine. La transmission mobilise des dimensions qui se situent bien au-delà du biologique. À chacun de trouver ses propres réponses face à l'énigme irréductible de son origine – ce sont ces réponses qu'il s'agit de favoriser.

L'époque est à l'exigence de transparence. Cette opacité sur les données biologiques est insupportable pour certains, non parce qu'ils voudraient vraiment savoir, mais à l'idée qu'une instance extérieure possède des données les concernant sans qu'eux-mêmes y aient accès. La contradiction entre transparence et anonymat leur paraît injustifiable.



Par ailleurs, à l'heure de la médecine prédictive, avoir accès à ses données génétiques peut se révéler très important. Si un donneur resté anonyme présente ultérieurement un trouble, comment le faire savoir à sa progéniture ? De fait, à l'ère du séquençage du génome, il est devenu possible de retrouver son donneur à travers des banques de données accessibles.

Dans un avenir plus ou moins proche, tout cela ne va-t-il pas être remplacé par la possibilité de générer des gamètes à partir de cellules souches de la peau, voire celle de créer des gamètes de synthèse, ce qui déplacera la question du don dans de tout autres dimensions ? Même si on n'y est pas encore, beaucoup d'articles avant-coureurs font penser que de telles voies dans les techniques de PMA pourraient apparaître et remanier la question de la généalogie et de la filiation à partir d'une procréation *véritablement artificielle*.



— *Ces technologies, qui dépassent les limites biologiques, ne mettent-elle pas encore davantage au premier plan la biologie comme soutien d'une identité ? Ainsi, chez beaucoup des petits-enfants enlevés pendant la dictature (thème central en Argentine) et rétablis, par la suite, dans leur identité, apparaît une certaine continuité avec leurs parents biologiques, qu'ils n'ont pourtant quasiment pas connu et dont ils ignoraient parfois l'existence, ayant été élevés, dans de nombreux cas, par les meurtriers de ceux-ci, selon des repères culturels et sociaux très différents. Cela me porte toujours à penser que le biologique, dans ces expériences, apparaît avec beaucoup de force.*

Pour les enfants enlevés à leurs parents biologiques par leurs assassins, la biologie a permis de rétablir la réalité de leur généalogie. Vous avez raison de pointer dans ce type de cas la force politique du biologique.

Dans son livre sur le trajet des enfants disparus pendant la dictature que j'ai eu l'occasion de préfacer, Vania Widmer (1) relate que le mouvement des Grands-Mères de la place de Mai est entré en contact avec le service de génétique médicale du Beth Israel Medical Center à New York pour mettre en place, dès 1987, une preuve du lien de « grand-paternité » par des analyses ADN. L'État argentin a été autorisé par la loi 23511 à créer la Banque nationale de données génétiques où est enregistrée la carte génétique des grands-parents, afin d'éclairer la justice amenée à décider si un enfant appartient ou non à une famille biologique donnée. C'est ainsi que nombre d'entre ces enfants ont effectivement été retrouvés par l'association des Grands-Mères de la place de Mai. Ils ne sont plus dès lors portés « disparus », mais « restitués ». La biologie a effectivement ici joué un rôle majeur pour leur permettre d'échapper à la falsification violente de leur origine.

C'est évidemment complètement différent du don de sperme ou d'ovule dans le cadre du désir des parents d'intention où l'enfant advient d'un désir et non d'un meurtre politique. Le contexte et l'usage du biologique diffèrent et le rapprochement de ces deux situations me semble biaisé.

La question de savoir comment les enfants « disparus » peuvent « advenir » malgré l'insupportable nous éclaire. Pour eux aussi, le désir est central ; il s'exprime à travers l'amour de ceux qui les attendaient depuis si longtemps, par la force exercée pour les retrouver, par une recherche de vérité, de justice, etc. Et sur ce fondement une origine peut se reconstruire.

Ces cas extrêmes et terrifiants nous enseignent : l'origine est aussi à venir, et non seulement en arrière. Elle peut toujours être rejouée, réinventée.



— *Le fantasme qui anime la créativité des technologies médicales finit par devenir une donnée du réel. Mais, lorsqu'elles résolvent un problème d'infertilité, ces biotechnologies ne cessent d'engendrer de nouveaux fantasmes. La science est-elle donc du côté du réel ou du symbolique ?*

Le monde issu des technologies est en train de changer plus vite que notre capacité à le suivre. Il s'agit de trouver les moyens de le penser. Nos repères symboliques se déplacent. Les avancées des biotechnologies amènent dans leur sillage des questions nouvelles, inédites, particulièrement délicates, qui touchent des dimensions irréprésentables sur lesquelles la pensée achoppe. On pourrait les désigner comme des points de butée, de butée logique, comme le dit Lacan (2), c'est-à-dire qui résultent des limites mêmes du *logos*. Ces butées logiques débouchent sur l'angoisse et ouvrent sur des « points panique » (3), comme il le dit aussi.

D'où la création de comités d'éthique auxquels sont adressées dans l'urgence des questions sans réponse et qui deviennent ainsi des chambres d'écho de l'angoisse. Ils deviennent en tout cas des observatoires de la perplexité contemporaine face aux avancées technologiques, au risque d'être eux-mêmes emportés par les mêmes vertiges que ceux qui les interrogent, vertiges qui attirent autant qu'ils effrayent.

S'opposent ainsi en leur sein des techno-prophètes prometteurs d'un monde meilleur et des techno-catastrophistes sidérés par ces changements. Plus les questions non résolues se multiplient, plus les avis divergent et prennent le dessus du débat sans réduire la panique qui en résulte. On passe ainsi d'un point panique à l'autre, d'un avis à l'autre, d'une querelle à l'autre, mêlant discours éthique et scénarios imaginaires. Une vraie impasse de la pensée, un cercle vicieux. D'où l'importance d'explicitier ces points de butée, de les rendre intelligibles, pour tenter de dépasser le débat d'opinions englué dans des croyances qui vantent l'avenir ou s'accrochent au passé. Cela implique de suivre sans *a priori* les solutions inventées et les bricolages mis en place par ceux qui s'avancent vers ce monde fabriqué par les technologies.

— *Quand la science est perçue en termes de fiction ou de fantasme plus que de réalité, il semble qu'elle cherche toujours à aller au-delà des limites. Or certaines limites offrent une plus grande résistance, parce qu'elles sont liées à des conceptions profondément enracinées du point de vue social et culturel. Par exemple, on accepte que le père soit incertain, mais pas la mère incertaine. En découle qu'il y a plus d'ouverture juridique pour le don de sperme que pour le don d'ovule. Quelque chose du même ordre se passe pour l'acceptation de la mère porteuse : s'agit-il ici d'un scénario qui mène à une réalité perçue comme trop dangereuse et qui touche d'une certaine manière à la limite d'une non-limite ?*

Votre question implique de développer certains points de butée induits par les biotechnologies. Déjà dans les procréations autologues, réalisées à l'intérieur d'un couple, surgissent des surprises. L'injection intra-cytoplasmique de spermatozoïde (ICSI) est parfois vécue comme une insémination artificielle par donneur. J'ai reçu un père qui avait fantasmé toute une histoire autour de la biologiste en charge de réaliser l'injection de son spermatozoïde. Il l'imaginait dans son laboratoire, en pleine conversation téléphonique avec son amant. Distracte, elle sélectionnait n'importe quel spermatozoïde. C'était celui-ci, mais cela aurait pu en être un autre. Peut-être aurait-elle pu même se tromper d'échantillon et injecter celui d'un autre homme dans l'ovule de sa femme. Dans son fantasme, cet homme réintroduit le doute sur la paternité. L'ICSI en effet, contrairement à une procréation classique, garantit pleinement un père certain. Sur le plan clinique, sociétal et anthropologique, ceci montre que, pour s'installer, la fonction paternelle a besoin d'établir le père comme incertain. Chez la femme, on observe parfois un fantasme parthénogénétique où elle rêve de fabriquer son enfant toute seule. Ainsi telle patiente qui parle de « notre spermatozoïde » ou de telle autre qui déclare : « je n'y serais jamais arrivé sans l'aide de mon mari » !

Les biotechnologies se heurtent à ces questions impossibles, insolubles, qui sont celles de chaque sujet : d'où viennent les enfants ? Que veut une femme ? Qu'est-ce qu'un père ? Tout est à revisiter !



Le don de sperme amène en effet à repenser la question de savoir ce qu'est un père. Sous ce terme, se nouent, de manière complexe, le géniteur masculin donneur de sperme, le père juridique reconnu selon les règles de filiation, la figure masculine par opposition au féminin. Chacune de ces versions étant importante pour l'enfant dans la construction subjective. En cas d'usage sociétal de l'assistance médicale à la procréation pour des couples de femmes ou pour des femmes seules, on mesure à quel point l'interrogation de savoir ce qu'est un père se pose dans de multiples registres, bien au-delà de l'horizon de la procréation.

S'il est classique d'évoquer le père comme incertain, le don d'ovule, comme la gestation pour autrui, implique un changement majeur qui rend la mère incertaine – une situation totalement inédite jusqu'ici.

On pourrait encore évoquer la procréation chez les sujets transgenres : un homme devenu femme, qui a conservé ses spermatozoïdes, peut réclamer d'être reconnu comme père en tant que femme ; une femme devenue homme peut demander à être reconnue comme mère si elle a porté l'enfant dans l'utérus qu'elle a conservé. Bref, on peut avoir des pères qui sont des femmes et des mères qui sont des hommes. On mesure à quel point les biotechnologies bouleversent les repères de la différence des sexes et des générations, et interrogent en effet, les limites du hors-limite.



— *Les prédictions génétiques posent certains problèmes biopolitiques quant à savoir quels types d'enfant devraient naître ou ne pas naître. La sélection, qui trouve sa justification en termes de santé (empêcher certaines maladies), pourrait aussi viser à produire un enfant doté de capacités d'adaptation plus élevées, un enfant parfait, idéal, selon une stratégie ségrégative, qui pourrait petit à petit être devenir acceptable, voire de mieux en mieux acceptée. Y aurait-il là un déplacement du pouvoir politique, social et économique vers un pouvoir scientifico-médical dessinant le profil de sujets plus aptes, plus acceptables ?*

Effectivement votre question pointe un problème politique nouveau qui surgit à travers le lien possible entre procréation et prédiction. Le fait de disjoindre sexualité et procréation amène à conjoindre origine et filiation : vu l'accessibilité du séquençage du génome, il est possible d'aller vers des *screenings* pré-conceptionnels, en vue de détecter certains gènes à risques et de prédire ce qui pourrait en résulter pour la descendance. Le patrimoine génétique pourrait ainsi progressivement remplacer les formes classiques de patrimoine. Peut-être bientôt montrera-t-on son génome plutôt que sa photo sur des sites de rencontre...

Il se pourrait qu'à travers la préoccupation prédictive, la procréation se disjoigne de plus en plus de la sexualité. La pratique procréative ne serait plus alors issue de la sexualité et du désir d'enfant d'un couple, mais le fruit d'une volonté d'obtenir un enfant parfait ou avec des risques génétiques les plus réduits possibles. Il y aurait ainsi, d'un côté, le couple et la sexualité et, de l'autre, le projet procréatif, sans que les deux ne soient noués.

Le lien entre procréation et génomique pourrait venir au premier plan des pratiques de procréation. Accepterons-nous de moins en moins de laisser une place au hasard dans la procréation ?

Savoir ou ne pas savoir ? Telle est la question qui se pose en amont de celle de naître ou ne pas naître, d'être ou ne pas être – en définitive, c'est une autre formulation de la même question. On peut vouloir ne pas savoir. Le savoir peut être trop encombrant. Le système de santé ne repose-t-il pas essentiellement sur ce non-savoir qui touche tout le monde et qui permet la réciprocité autant que la solidarité ? Concevoir en toute connaissance de cause impliquera-t-il d'en assumer le prix pour ceux qui étaient avertis et qui ont choisi de procréer malgré tout ? Sera-t-il encore possible de disposer de la liberté de refuser le dépistage pré-conceptionnel ou celui-ci va-t-il s'imposer sous la pression économique ? Ira-t-on jusqu'à refuser la prise en charge d'une maladie qui aurait pu être évitée par un bilan pré-conceptionnel ? Entrera-t-on dans un régime de stigmatisation des enfants nés malades suite à un refus du dépistage qui aurait permis de l'éviter ?

Les questions envahissent la scène biotechnologique. Les causes de vertige s'y multiplient. Comment aborder la question des sélections procréatives sur les plans éthique et politique ? Quel avenir pour la liberté de choix de chacun ? Respectera-t-on la liberté du choix du conjoint ? Que signifie le consentement face à cette évolution ? Y a-t-il un moyen de trancher dans la liste infinie des questions induites par les nouvelles pratiques prédictives ? Pourra-t-on établir une limite entre le meilleur des mondes possibles et le pire des mondes probables ?

Me suis-je lancé sur une pente catastrophiste à la suite de votre question ? L'enjeu de la prédiction, c'est aussi son au-delà, à condition bien sûr que celui-ci soit possible et que la prédiction ne soit pas fatale. Passer au-delà de ce qui a été prédit suppose de garder ouverts d'autres registres que celui de la prédiction.

Il s'agit de rétablir le registre de la contingence au-delà de ce qui s'impose dans le registre du nécessaire. Une prédiction à partir du passé ne préjuge pas du sujet qui va s'en déduire. Une prédiction dévoile aussi l'infini de ce qui ne peut être prédit. Comme psychanalyste, c'est d'abord à partir de la possible réponse du sujet que l'on s'oriente. Comme le dit Lacan, « de notre position de sujet, nous sommes toujours responsables » (4). Peut-on se faire responsable de son génome ? Telle est la vraie question par-delà la prédiction. Tout ne peut être ramené au passé. L'origine doit pouvoir se rejouer dans un devenir maintenu ouvert. Tel est le pari de la psychanalyse.



1 : Ansermet F., « Advenir de lo insoportable ? » In : Widmer V., *Identidad y filiación : niños desaparecidos durante la dictadura argentina, una clínica de la singularidad*, Buenos Aires, Letra viva, 2018, 17-20.

2 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 143

3 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, La Martinière et le Champ freudien éditions, juin 2013, p. 108.

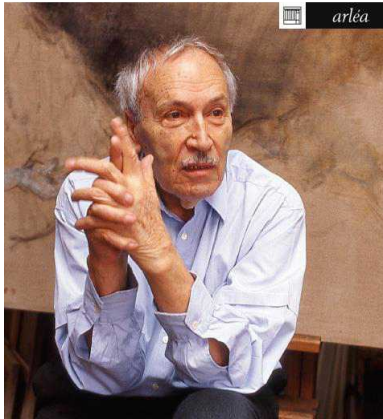
4 : Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 858.

Entretien paru dans le magazine hebdomadaire Ñ du journal Clarin le 4 mai 2019, à l'occasion de la publication récente en Argentine, à l'initiative de Hugo Freda, du livre de François Ansermet, « La Fabrication des enfants. Un vertige technologique » aux éditions Tyché de UNSAM-Edita dirigées par Damasia Amadeo de Freda. L'ouvrage a initialement paru en 2015 aux éditions Odile Jacob.

Cette traduction a été réalisée à l'initiative de Francisco-Hugo Freda.

LECTURES

ZORAN MUSIC
À DACHAU
LA BARBARIE ORDINAIRE.
Jean Clair



Hautesse

(In)actualité brûlante, la chronique de Nathalie Georges-Lambrichs

Jean Clair a cheminé avec Zoran Music dans le silence des dessins, des estampes, des gravures et des peintures (1). Beaucoup de noirs, et des blancs, et quelques autres pigments. Il fait passer dans son livre la puissance du trait, lorsqu'elle est chevillée à cette chose opaque qu'est le désir du peintre, à savoir son être. Cet être, les nazis l'ont déporté, Music le fait passer dans quatre entretiens que Jean Clair eut avec lui en 1998 (p. 143-201).

À Dachau, pas de mots ; en revenant, il faut traduire. Ainsi, « paysage » signifie « paysages de cadavres » (p. 64). Il faut entendre et imprimer en soi que cela n'a pas changé, ne peut changer, jamais plus, pour Music du moins, qui voit toujours ces montagnes quand il pense « paysage », y mettant parfois le son pour son interlocuteur. Et, par contrecoup, pour le lecteur.

Ce livre écrit « en souvenir de Georges Lambrichs » – homme discret et assez taiseux – donne au silence une tonalité renforcée (ainsi, la repriseuse « renforce » les talons et les pointes aux chaussettes), un rythme qui passe les frontières et que la langue enjambe avec elles, *Wanderer* du nord, *viandante* au sud, homme pèlerin, migrant dans sa solitude – l'on songe à Sebald.

Ce chemin forme une boucle, du fait du culte rendu aux morts et des ocres, dont les hommes de Lascaux ont enduit les cadavres de rouge et dont Music a voilé de ses traits bistres, *in situ*, les corps accumulés dans l'absence de sépulture les enveloppant dans sa vision comme dans un linceul plus éloquent qu'aucune parole pour délimiter « l'inhumain » comme « ce qui se refuse à l'inhumation » (p. 92).

Ainsi le trait et le silence sans plus aucun effet de prestance se rejoignent dans la matité muette de la chair consumée de l'intérieur, l'impossible récit, l'évocation qui ne serait qu'obscène, l'aveu ignoble qui fait exister un autre pour mieux en charger ses épaules et le laisser succomber sous l'excès de son fardeau rendu anonyme.

Nouvel Éros

L'effort que Freud attendait d'un nouvel Éros pour résister à la furieuse réussite de la civilisation est sensible, sans autre cible que ses propres flèches, limitées au diamètre de son carquois.

Music avait appris à dessiner à Madrid, avec Goya. C'est ce qui lui permit de poser les yeux sur le paysage dans lequel il fut déporté en 1944 et de s'y « orienter » (p. 93) – non qu'il fût juif, mais slovène, pour avoir décliné *en riant* l'invitation des SS à combattre à leurs côtés, et « choisi » d'être déporté donc, là où s'était établie, à la fin du XIX^e, une colonie d'artistes réunis dans « l'école de Dachau » (p. 66). Ainsi se voua-t-il à imposer sur ce qu'il voyait sa vision pour rendre aux outragés une dignité – vision parcellaire, humble, car « un peintre ne pouvait pas regarder tout ça, c'était si énorme » (p. 109).

L'œuvre de Music, son dessin, se confond ainsi avec sa vie, dont le fil est propice, pour son ami Jean Clair, à une méditation aggravée sur le mourir (p. 106 & *sq.*) que le discours courant aujourd'hui rejette avec le sacré, le *Schaudern* faustien (p. 110) isolé par Lacan dans l'expérience de l'enfant Gide et corrélé à la « voix pure » de la mort (*Écrits*, p. 751) ; et l'effroi, ce « terrible qui laisse sans voix », « ne peut se laisser circonscrire par les mots (p. 110-111).



Esquisses

Plus tard, un épisode de maladie et la réclusion qu'elle lui imposa ont conduit Music à produire ce qu'il a appelé les éphémérides de ses autoportraits, comme autant d'avatars du *Nebenmensch* qu'est l'artiste pour lui-même, ne serait-ce que pour sauver l'œuvre qui fermente en lui. Cette place du *Nebenmensch*, Freud l'a inventée dès « L'esquisse... » (2) Ce lieu, ce vide, réceptacle potentiel d'un lien possible formant avec lui un ensemble que seule sa contingence aura rendu nécessaire, Jean Clair l'aura occupé à son heure et prolongé dans ce livre qui tourne sur lui-même et vous retourne, vous détoure et vous oriente dans les espaces où une certaine éthique du courage croise l'esthétique.

Dans ces eaux, l'art, sa lecture, son commentaire, les échanges qu'il favorise rencontrent et enrichissent l'expérience de la psychanalyse.

Car « la peinture, je crois, ne devrait pas être une chose du visible », dit-il (p. 177).

1 : Clair J., *Zoran Music à Dachau. La barbarie ordinaire*, Paris, Arléa, 2018.

2 : Freud S., *L'Esquisse d'une psychologie*, trad. S. Hommel & al., Paris, Érès, 2011.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)